

Texte de Nathalie Viot, 2014

Marion Baruch a déjà tout vécu quand elle arrive en Italie en 1955. La Roumanie occupée par les Allemands, l'occupation nazie et les Russes, l'immigration volontaire, les années difficiles dans le pays qui aurait être le sien : Israël, et enfin l'Europe. Marion Baruch a toujours cherché à donner sa vie un sens artistique. Enfant déjà le monde lui apparaissait sous des angles sans cesse renouvelés, et elle le dessinait.

Parallèlement à sa situation d'artiste, elle crée des dessins pour les fabricants de tissus et a l'opportunité de côtoyer les employés et pénétrer au sein de l'usine. Elle y observe l'utilisation de l'être humain dans des conditions terribles de pollution, les mains nues plongées dans les teintures, la chimie à l'état pur et les liquides dangereux déversés généreusement dans les rivières.

La Lombardie à cette époque est le haut lieu de la fabrication de tissus. Tous les grands couturiers et décorateurs se servent ici et l'industrie textile est florissante. Elle établit alors ce qu'elle nomme aujourd'hui sa relation au réel. La dimension sociale et humaine qui se manifeste au sein de l'usine ne la quitte pas, elle ne signe pas de son nom et crée l'entreprise fictive « Name Diffusion » en 1990, c'est à cette époque qu'apparaissent les premières chutes de tissus.

C'est la matière qui est venue à moi, dit-elle.

Ainsi le travail avec le tissu la conduit à produire une œuvre singulière inspirée de l'exploitation des femmes et du consumérisme. Consciente du péril dans lequel notre monde vacille, elle utilise ces chutes qu'elle collecte dans les poubelles devant les ateliers de confection parisiens. Pourtant, les tissus sont séduisants, ils chatoient sous les doigts, sensuels et beaux, et à la fois, ils polluent et fabriquent des tonnes de déchets pour une société avide de nouveauté. En 2008, il semble que Marion Baruch trouve un autre chemin, reprend son nom et c'est dans ce que Breton appelle le « hasard objectif » qu'elle puise l'énergie d'un nouveau travail.

En Italie, elle reçoit des sacs entiers de ces matériaux qu'elle va ensuite trier d'une façon intuitive et également physique. Elle va même jusqu'à s'asseoir au milieu pour toucher du bout des doigts chaque morceau et choisir ce qu'elle conservera. C'est cette prise de décision qui prévaut à la transformation du statut de ces rebuts. Pourquoi cette pièce plutôt qu'une autre ? Marion qui est atteinte d'une dégénérescence maculaire ne peut plus réellement voir. Elle ne peut donc agir directement, elle ne modifie pas la pièce de tissu, ne la noue pas, ne la coupe pas, ce sont ses gestes qui la définissent. Tout passe, dit-elle, par une décision intérieure.

Il faut comprendre le titre donné à cette exposition, *Lampi di memoria*, comme des souvenirs qui éclairent son chemin. La série *Portraits* naît plusieurs années après avoir vu une exposition de G. Richter au Musée Ludwig de Cologne, dans laquelle l'œuvre *48 Portraits en noir et blanc* est exposée. C'est en particulier la démarche entre photographies, peintures et portraits anonymes qu'elle retiendra.

Joseph Beuys fait aussi partie de son vécu par ses œuvres liées à la guerre, mais aussi dans sa dimension sociale et notamment la plantation des 7000 chênes pour la Documenta 7 à Kassel en 1982. Mon intention, dit-il c'est que la plantation des

chênes n'est pas seulement une action nécessaire à la biosphère, mais que ces plantations nous conduisent à un concept écologique beaucoup plus vaste...
Montrer la transformation de toute la vie, de toute la société, de tout l'espace écologique.

Marion Baruch ne cherche pas à rivaliser avec l'action de Joseph Beuys mais dans un autre registre, à prolonger son action avec ses matériaux et à entrer en communication avec lui. La série de Sculptures qu'elle considère comme des arbres ne poussent pas d'eux-mêmes. Le processus d'installation de ces œuvres fabriquées à partir de chutes de tissu est une performance lente. Marion Baruch va doucement s'enrouler sur elle-même jusqu'au sol pour toucher de ses doigts la matière en tas. Elle choisit ensuite le bon morceau et le relève aussi lentement que de cet amas informe naîtra l'œuvre. Cette action relève du symbole, mais permet en même temps de positionner l'œuvre dans l'espace et de décider de son niveau d'élévation sur le mur ; « une accumulation vers une poussée ». L'œuvre sera ensuite accrochée par des clous directement sur le mur et Marion Baruch interviendra à nouveau pour lui donner sa forme définitive en tant que sculpture.

Loin d'être des ready-made, *Peintures, Sculptures, Portraits* exposés au Mamco sont bien à l'origine des déchets et le déchet n'est pas un ready-made car il n'est pas un objet. Le déchet n'est rien, il est invisible quand le ready-made peut-être désigné par l'artiste comme œuvre.

Par cette démarche, Marion Baruch donne une existence à ce qui est invisible, ce qui n'a aucune valeur.

Texte de Christian Bernard, 2016

Qu'elles se nomment Peintures, Sculptures ou Portraits, les œuvres de Marion Baruch sont toujours semblablement constituées de lambeaux de tissus épinglés au mur. Au premier abord, elles pourraient faire penser à des toiles libres découpées ou lacérées. Leur tombé, ce qui s'apparenterait parfois à un drapé, les formes qu'elles présentent, ne tiennent qu'à l'effet conjugué du hasard et de la pesanteur sur la souplesse du tissu : rien là de prévu, de préparé. En fait, ces pièces n'ont fait l'objet d'aucun travail de transformation. Elles sont issues d'un choix parmi des chutes provenant d'ateliers de confection. Ces chutes sont ce qui reste de lés d'étoffe dans lesquels on a découpé les éléments de vêtements. Ceux-ci y subsistent d'ailleurs en négatif tandis que le tissu restant offre une structure dessinée qui affiche une géométrie molle à mi-chemin entre déconstruction du tableau, esquisse de bas-relief et sculpture processuelle. Mais ce que ce travail remémore de l'anti-form ne l'empêche pas de frayer du côté de l'image ni de jouer des qualités sensibles des étoffes employées. Ainsi ces chutes sans destin sont-elles relevées par la sélection et l'application au mur qui les donne à regarder comme œuvres visuelles.

Texte de Nathalie Viot, septembre 2016

En écho à l'Adresse, le château de Degrés consacre une exposition à Marion Baruch, sous la forme d'une nouvelle expérimentation.

Dans ce lieu habité par les voyages, par les objets des découvertes, par l'intimité accumulée de ses habitants, les œuvres vont se confronter à l'épaisseur des vies des gens qui ont travaillé les tissus dont on a les chutes, celles des gens qui utilisent les vêtements dont sont issus les chutes, en partie encore portés aujourd'hui quelque part dans le monde, celle de Marion qui voit avec ses mains la lumière affaiblie de sa vie de visionnaire. Marion Baruch, couturière silencieuse sans aiguille ni machine, coud, assemble, compose des œuvres monochromes assise devant d'immenses sacs remplis de chutes de tissus vouées au feu. Plongeant ses doigts fins et fragiles dans ces enchevêtrements de soie, de coton, de matières synthétique et par la simple sensation du touché choisi le bon morceau, celui qui éveille en elle une composition, un hommage, une fenêtre sur le monde, un paysage, une âme...